

Nouveaux Cahiers du socialisme



Le « soviétique » de Valleyfield. Succès et échecs du travail communiste en usine

Guillaume Tremblay-Boily

Number 22, Fall 2019

Valleyfield, mémoires et résistances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay-Boily, G. (2019). Le « soviétique » de Valleyfield. Succès et échecs du travail communiste en usine. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (22), 127–131.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le « soviét » de Valleyfield

Succès et échecs du travail communiste en usine

Guillaume Tremblay-Boily

Doctorant en sociologie à l'Université Concordia

Dans les années 1970 et au début des années 1980, le mouvement marxiste-léniniste regroupe des milliers de sympathisants et sympathisantes et constitue un des pôles dominants de la gauche québécoise. La plus importante organisation du mouvement, la Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada, devient le Parti communiste ouvrier (PCO) en 1979. Ce parti qui se conçoit dans la tradition de la Troisième Internationale prône l'implantation en usine. Il encourage les militants à se faire embaucher en usine pour y faire du travail syndical et politique. Valleyfield est alors un des endroits où cette présence communiste est la plus forte. On retrouve des militants dans la plupart des grandes usines de la ville et des environs. Dans certains cas, les marxistes-léninistes se font élire à des postes syndicaux et exercent une influence déterminante sur les luttes dans les milieux de travail. Un leader du parti déclare à l'époque que « dans la région, tous les éléments avancés ont été ralliés » et certains parlent du « soviét de Valleyfield » pour décrire la vigueur de l'engagement communiste. Dans ce texte, j'analyse l'implantation dans quatre usines de la région afin de faire surgir quelques-unes des raisons derrière les succès et les échecs de ces expériences¹.

¹ Ce texte s'appuie sur des entretiens réalisés dans le cadre d'une thèse de doctorat (en cours) sur l'engagement des marxistes-léninistes québécois dans des milieux de travail. À Valleyfield, l'implantation a presque entièrement eu lieu dans le secteur industriel, surtout dans des usines qui embauchaient exclusivement des hommes dans le secteur de la production. C'est ce qui explique la surreprésentation des militants masculins dans l'échantillon présenté ici. Il faut cependant dire que le militantisme à Valleyfield a pris forme dans d'autres secteurs, dont les garderies populaires et les coopératives alimentaires, où, généralement, ce sont des femmes qui ont joué le rôle principal.

Dominion Textile et Davison² : des militants isolés

Quelque temps après avoir été renvoyée de son travail de bureau en raison de ses activités politiques, une militante est embauchée dans une usine de textile de Valleyfield, la Dominion Textile, celle-là même où a eu lieu la légendaire grève de 1946. Elle travaille de nuit, dans des conditions difficiles. Pendant son année à l'usine, aucune mobilisation significative n'a lieu. Ce ne sont pourtant pas les raisons de se révolter qui manquent. L'équipement est souvent vétuste. Les ouvrières doivent pousser de lourds carrosses dont les roues sont rouillées. Fréquemment, elles se brûlent ou se coupent, et lorsque le fil casse, elles doivent courir entre les machines pour intervenir avant que le feu ne prenne. Ces problèmes de santé et de sécurité auraient pu devenir des enjeux de mobilisation, mais la tradition de lutte qui a marqué l'imaginaire des Campivallensiens semble s'être évanouie à l'usine. La militante ne sent pas de combativité dans son département et elle n'est pas en contact avec les femmes des autres départements : « C'était un milieu... Tu travaillais, tu finissais ton *shift* le matin, tu t'en allais chez vous ». Le milieu de travail offre peu d'occasions de parler. Sur le plancher, le bruit empêche toute discussion. Même pendant les pauses, « fallait que tu "checkes" ton affaire parce que si tu revenais pis [les machines] étaient arrêtées, c'est ta paie qui ne rentrait pas ». L'ouvrage est payé à la pièce, ce qui affecte les capacités de mobilisation. Dans un emploi payé à l'heure, les travailleurs qui maîtrisent leur tâche peuvent l'effectuer plus rapidement, ce qui dégage du temps libre qui peut potentiellement être utilisé pour parler syndicalisme et politique. À l'usine de textile, les ouvrières sont incitées à produire plus pour gagner plus. Par ailleurs, elles doivent combiner le travail salarié et le travail domestique, « s'occuper des maris, des enfants pis d'la maison ».

Seule militante marxiste-léniniste dans cette usine – sauf pendant une courte période où elle est rejointe par une camarade qui est cependant renvoyée avant la fin de sa probation –, elle se sent isolée. Ses relations avec ses collègues sont cordiales, mais il y a une certaine distance, due entre autres à l'écart d'âge qui la sépare des autres ouvrières. Ces facteurs se conjuguent pour rendre difficile l'action syndicale et politique. Il faut dire que le syndicat n'est pas ouvert aux revendications : c'est un syndicat jaune, affilié à la Centrale des syndicats démocratiques (CSD)³. Il est d'ailleurs dominé par les hommes alors que la main-d'œuvre de l'usine est majoritairement féminine.

Alors qu'à la Dominion Textile, les contraintes du travail entravent la mobilisation, à la Davison, ce sont plutôt le confort (relatif) et l'indifférence qui limitent le travail

2 Aujourd'hui la Davison Grace.

3 La Centrale des syndicats démocratiques est née d'une scission d'avec la CSN dans le contexte du Front commun de 1972. Elle s'oppose à la politisation de l'action syndicale et au syndicalisme de combat. Dans le cas précis de la Dominion Textile, le syndicat prône la collaboration avec l'employeur.

d'agitation et de propagande. Un militant, qui y travaille pendant près de dix ans, décrit une petite usine familiale où règne le paternalisme (« T'as un problème, viens nous voir »). Les travailleurs évitent de revendiquer par peur de perdre leur emploi, mais aussi parce qu'ils ont une certaine confiance envers la compagnie : « [S'il y a un problème] on va leur dire, ils vont arranger ça ». Les salaires sont parmi les plus élevés de la région, l'emploi est stable, la *job* n'est pas trop exigeante physiquement et les conditions de travail sont assez bonnes. Les ouvriers n'ont donc pas le sentiment de vivre des injustices majeures.

L'expérience d'implantation du militant de la Davison a néanmoins des points communs avec celle de la militante de la Dominion Textile. L'usine offre peu de possibilités de parler aux autres ouvriers : il côtoie seulement les sept ou huit travailleurs de son quart de travail, les gens mangent à leur poste et il n'y a pas de lieu de rencontre. En tant que seul militant à l'usine, il se sent lui aussi isolé politiquement. Il noue d'assez bons contacts avec les autres ouvriers, mais le fait qu'il soit nettement plus jeune que la moyenne n'aide pas à tisser des liens. L'absence de structure syndicale ne facilite pas les choses non plus. Au fil des années, il fait plusieurs interventions auprès de la direction qui finissent par porter fruit, notamment en santé et sécurité, mais il ne sent pas un soutien fort des autres travailleurs : il a un accord tacite de leur part (« Essaie-toi »), mais l'initiative ne vient pas de la base et ne débouche pas sur une mobilisation plus large.

Alcan Beauharnois : une grève perdue

À l'aluminerie de Beauharnois, deux militants marxistes-léninistes sont implantés. Ils espèrent y développer un syndicalisme de classe, accroître la combativité ouvrière et amener les travailleurs à étudier le marxisme. Sur place, l'appareil syndical est tenu par des gens de droite qui collaborent avec la direction et qui ont obtenu la désaffiliation de la Confédération des syndicats nationaux (CSN) parce qu'ils jugent la centrale trop politisée. Ils organisent peu d'assemblées syndicales. Comme les personnes implantées à la Dominion Textile et à la Davison, un des deux militants mentionne qu'il est difficile de faire du travail politique parce que les horaires et la composition des équipes font en sorte qu'il ne croise qu'une petite fraction des ouvriers. Malgré tout, il parvient à se faire élire à l'exécutif syndical comme secrétaire à l'information. Il développe une bonne relation avec le président du syndicat, un homme de bonne volonté qui veut ébranler la compagnie. De sensibilité anarchiste, le président n'adhère pas au marxisme-léninisme, mais il se promène avec *La Forge*, le journal de la Ligue, dans les poches de son pantalon, juste pour faire « chier » les contremaîtres !

Autour d'enjeux de santé et sécurité qui mobilisent largement les travailleurs de l'usine, les deux militants marxistes-léninistes et le président du syndicat se donnent corps et âme pour soutenir une grève qui dure plusieurs semaines. Or, la grève se

solde par un échec. Les ouvriers rentrent au travail sans gains significatifs. Le militant membre de l'exécutif syndical sent alors que le lien de confiance avec les autres ouvriers est brisé. « Quand tu perds, ça prend un coupable : "Là, les estis de communistes, ils nous ont monté la tête, tabarnac !" » De surcroît, le président du syndicat est congédié, ce qui décime le courant combatif dans le syndicat. Une étincelle a bel et bien mis le feu à la plaine, pour reprendre une expression prisée par les marxistes-léninistes, mais ça a donné un feu de paille :

Quand l'étincelle est arrivée, tu peux pas dire que t'avais des délégués syndicaux des différents *shifts*, des différents départements, structurés pour véhiculer un même mot d'ordre. On était une p'tite gang, mais on n'était pas organisés dans la *shop*.

L'usine d'explosifs : terreau fertile, enracinement durable

La situation à l'Alcan contraste avec celle qui prévaut à l'usine d'explosifs de la région. Profitant d'une vague d'embauche d'environ 300 jeunes travailleurs, une dizaine de militants marxistes-léninistes sont engagés dans un court laps de temps. Ils sont donc assez nombreux pour former un noyau influent. En ayant une présence dans plusieurs départements, ils peuvent rejoindre plus de personnes, mieux connaître la réalité de la *shop*, mais aussi reprendre des initiatives propres à un département et les étendre à l'ensemble de l'usine. Ainsi, quand un militant fait signer une pétition à tous les ouvriers de son département pour réclamer un détecteur de métal afin de prévenir les accidents, l'idée est par la suite mise de l'avant avec succès dans les autres départements.

L'usine d'explosifs constitue alors un milieu plutôt favorable au militantisme. La main-d'œuvre est majoritairement composée de jeunes, plus combatifs que leurs aînés. Les conditions de travail sont si dangereuses que la plupart sont déjà conscients de la nécessité d'agir. Un militant mentionne d'ailleurs que les ventes de *La Forge* augmentent lorsqu'il y a une explosion dans l'usine !

Peu de temps avant l'embauche des marxistes-léninistes, une grève victorieuse de sept mois a eu lieu sur des questions de santé et de sécurité. Elle a été organisée par un exécutif syndical combatif, avec lequel les militants de la Ligue parviennent à tisser des liens, travaillant en front uni pour obtenir gain de cause sur plusieurs points. Les membres de l'exécutif en place sont cependant peu soucieux de la démocratie syndicale. Les marxistes-léninistes font donc de la démocratisation une de leurs priorités. Ils multiplient les efforts pour informer les membres et les impliquer dans la prise de décision, ce qui permet de mieux enraciner le syndicat. Selon l'un des militants rencontrés, il s'agit de la plus grande réussite des marxistes-léninistes.

Cet engagement des militants contribue à l'obtention de gains concrets en termes d'avantages sociaux et de conditions de travail. Par exemple, ils militent avec succès pour la pleine reconnaissance d'un droit collectif de refuser un travail dangereux. De plus, ils obtiennent un généreux système de congés qui permet à plusieurs ouvriers de faire un retour aux études ou de démarrer leur propre entreprise. Des années plus tard, le syndicat – dirigé par d'anciens marxistes-léninistes – parvient à imposer une forme de cogestion afin de préserver des emplois menacés. La cogestion est aussi utilisée comme levier pour démilitariser partiellement la production de l'usine. Quoique ces changements surviennent longtemps après la disparition du Parti communiste ouvrier, les militants rencontrés attribuent en partie leurs victoires syndicales ultérieures aux apprentissages effectués à l'époque :

L'influence des analyses, l'influence des façons de travailler, l'influence de la démocratie dans le syndicat, l'influence de la formation, l'information des membres. Ça, cette toile de fond-là au niveau du syndicat, c'est parti de la présence [marxiste-léniniste].

Des effets positifs se font donc encore sentir plus d'une génération après les débuts de l'implantation. L'action des marxistes-léninistes à l'usine d'explosifs a pu être efficace entre autres grâce à la force du nombre, mais également par les alliances stratégiques avec un syndicat local revendicateur. À l'inverse, dans d'autres usines, les conditions locales et l'isolement des militants les ont empêchés de construire un pôle combatif durable. Cependant, même quand l'action syndicale a été couronnée de succès, la propagation de la pensée communiste a largement échoué. Les militants se sont alors concentrés sur l'activité syndicale et ont souvent été appuyés par les autres ouvriers pour leur combativité exemplaire *en dépit de* leurs convictions communistes. Comme l'exprime un syndicaliste de l'usine d'explosifs qui a milité avec eux sans jamais se rallier au mouvement marxiste-léniniste :

Il [un des militants communistes] en faisait beaucoup pour le syndicat. Il s'investissait beaucoup pis les résultats étaient là. Dans ce temps-là, moi, même si t'es jaune, mauve ou vert, si t'es pour ma cause pis que tu gagnes ma cause, j'ai pas le choix de reconnaître ça.

Aujourd'hui, des militants reviennent sur leur expérience. Plusieurs soulignent que leur discours de l'époque était figé, dogmatique, rempli de formules creuses. Les références à la dictature du prolétariat, à la lutte armée et à la Chine de Mao, notamment, rejoignaient peu les ouvriers. Que se serait-il passé si leur action en usine s'était appuyée sur une interprétation moins rigide du marxisme ?